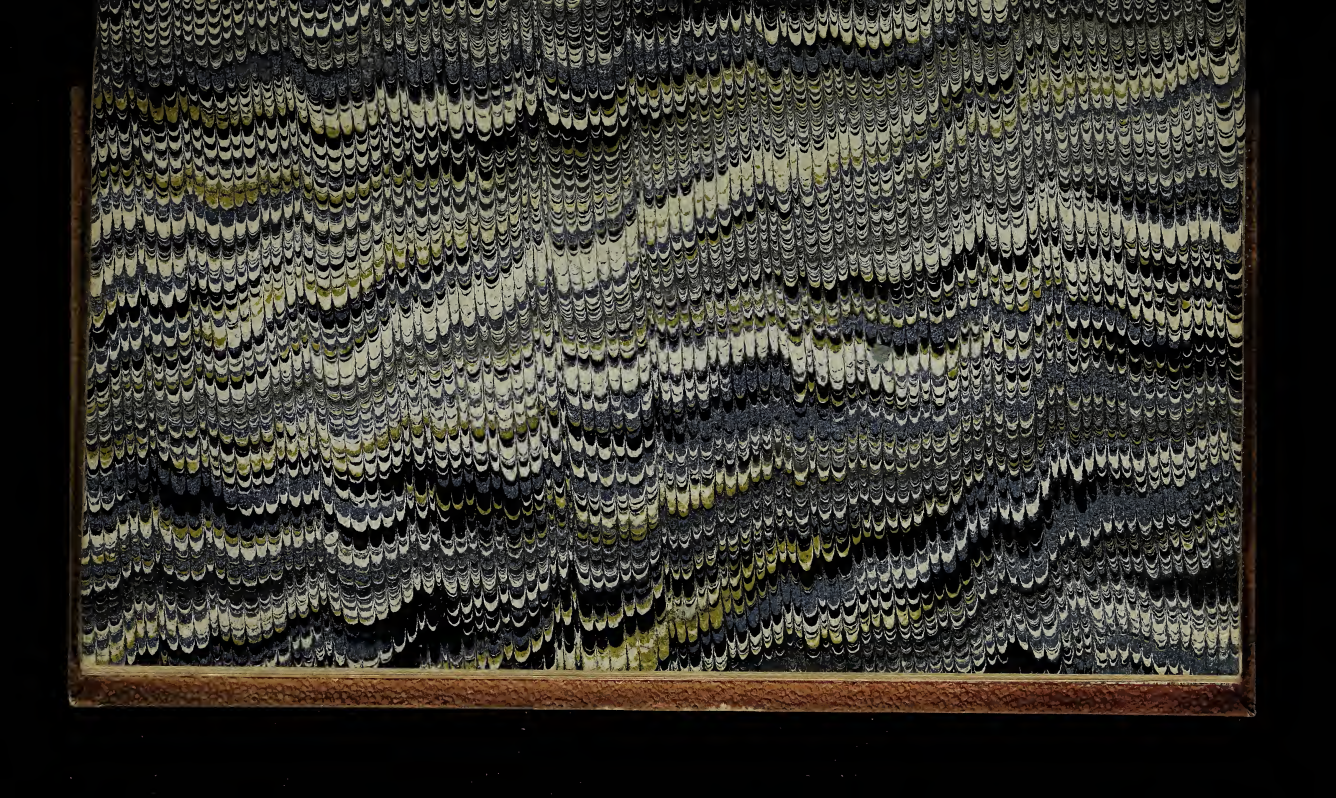
P.U.



ABICH

par un Nivernais et adressé au duc de Nevers.

10 Lec.

SONNETS
Contre la Ligue, du Mois de Feurier
1594.

THE NEWBERRY LIBRARY

Case
F
39
.326
1594 son

A M. A. A.

MONSIEVR, Ie vous enuoye ce peu de vers, pour vous tesmoigner que ie ne suis non plus de la ligue maintenant, que quãd nous la detestions ensemble à Paris en l'annee quatre vingts neuf. L'indignation que i'ay conceüe d'vne nouuelle felonnie que ceste faction toute mutilee osoit encor tramer en ce païs de Nyuernois ces iours derniers passez, me les a fait esclorre promptemẽt. S'ils ne sont des mieux polis, vous sçauez que ce n'est pas ma profession: aussi ne les ay-ie faits que pour passer autant de temps, & me descharger le cœur d'autant, en donnant occasion à ceux qui font estat ordinaire de la poësie de l'emploier en ce sujet comme la plus necessaire qui soit en ce temps. De Neuers ce 20. Feurier 1594.

54-2356

I

APPREN, *peuple, que c'eſt que la Sainct-vnion,*
C'eſt vn ſchiſme orgueilleux, & nouuelle hereſie
De faire teſte aux Rois, c'eſt vne hypocriſie
Fraiſch'-eſcloſe d'enfer par la rebellion.

C'eſt vn zele brutal, vne acre opinion,
Une lepre en l'eſprit, c'eſt pour la barbarie
Des tygres eſtrangers ſacmenter ſa patrie,
Et la ſacrifier à leur ambition.

Leur immoler ſon Roy, branqueter és priſons
Les ſouu'rains magiſtrats, voler les grãd's maiſons,
Meurtrir Paris de faim, butiner les reliques,

Nõmer le diable Dieu, & les complots Eſtats,
Les tyrans Protecteurs, pour ſemer des appas,
Sont-ce pas des fureurs vrayment diaboliques?

On a beau trompeter, & tempester, & bruire
Que la guerre se faict pour la religion,
Ce n'est qu'vn attentat & coniuration
D'apostats infectez de dons, d'orgueil, & d'ire.

Ce n'est qu'vne poison opportune à seduire,
Vn faux catholicon plein de deception,
Vn atheisme pur, & pure inuention
De Satã, chef de ceux qui nous veulẽt destruire.

Sacrileges caffars qui n'auez loy, ne foy,
Ames traistres à Dieu, à la France, & au Roy,
Qui vendez & le peuple, & vostre conscience,

Scelerez boutefeux, suppost de l'Antechrit,
Qu'attendez vous en fin que l'horrible vengence
Deüe aux esprits bandez cõtre le Saint-esprit?

Barbare faction, effroyable anarchie,
Fille de la Diſcorde, & du Chaos confus,
Monſtre infernal, armé de glaiues, & de feus,
Et de ſerpens enflez de rogue felonnie,

Par toy les grand's citez ſe perdent en furie,
Par toy les grands Eſtats ſont à terre abbatus,
Par toy les Roys, les loix, les hõneurs, les vertus,
Par toy la liberté du peuple eſt aſſeruie:

Par toy le fol Frãcois abandonnant ſa guide
Se donne en proye aux loups, comme vn cheual ſans bride,
Vne nef ſans patrõ, les troupeaux ſans paſteurs.

Mais pour mil' maux tu as, ainſi q̃ la vipere,
Ce ſeul bien, que la dent de ta fiere colere
Rõge à touſiours les flãcs de tes traitres auĉteurs.

Si les aſtres n'eſtoyẽt entre eux au ciel d'accord,
S'ils alloient conſpirans du ſoleil la ruine,
Sans doute lon verroit du monde la machine
Grand' erre s'abyſmer par leur contraire effort.

Si les membres humains intentoiẽt vn diſcord
Contre leur chef, à qui ſeroit d'eux le plus digne:
Ou la maſſe du corps contre l'ame diuine,
Ils ne ſeroient plus rien qu'vn butin de la mort.

Quãd les ſujets auſſi s'armẽt cõtre leur Roy,
Lâs que deuiẽnent ils qu'vn chaos plein d'effroy,
Qu'vn tas de frenetics d'eux-meſmes homicides?

Helâs, ma chere Frãce, où ſont donc tes eſpris,
D'auoir ainſi ton Roy naturel à meſpris,
Pour folle idolatrer tes propres parricides?

Esprits ensorcelez, qui allez ourdissant
Vn autre estat en Frãce, vne autre republique,
Vn autre Roy pour chef, brisans la loy Salique,
Pour exposer en proye vn sceptre si puissant,

Cõme presumez-vous, vostre corps perissant
Et volant en esclats, soit par force, ou practique,
Que le bris general & ruine publique
N'ira point en tombãt vos membres fracassant?

Cuideriés vous tous seuls n'estre point cõsumez
Par les feux tout bruslãs que fols vous allumez?
O Dieu quelle fureur de s'embraser soy-mesme?

Les tourbillons du ciel tempestent en cõmun,
Le changement d'Estat tourne-vire vn chacun
Nul ne se peut sauuer de cet esclandre extréme.

Si vous eſtiés Frãcois, vous mourriés mille fois
Pluſtoſt que flechir vne, à l'Heſpagnole audace,
Vous ſuiuriez pas à pas la genereuſe trace
De vos peres donteurs de ces Arragonnois.

Si vous ne trahiſſiés & vous meſme, & vos lois,
Leurs plus fiers Rodomonts redouteroiẽt la face
Des moindres d'entre vous, & vous quitt'roient
la place,
N'emportãs q̃ l'effroy à leur peuple et leurs rois.

Qui ne ſçait qu'ils ne ſont q̃ le ramas immonde
Des Mores, Turcs & Iuifs, et le chãcre du mõde,
Couars, cruels, bouchers, carnaciers des Indois?

Allez baſtards Francois eſcrouelez d'eſprit,
Vous eſclauer à ceux qui n'auroient le credit
D'eſtre vos eſtafiers, ſi vous eſtiez François.

I'aime le franc François ayant esté surpris
Aux appasts cauteleux de la Ligue emmielee,
Et qui ores voyant sa fraude déuoilee,
A repris son bon sens, & s'est d'elle depris.

Iamais troubles ciuils ne furent entrepris
Qu'ils n'eussent vn pretexte, & raison couloree
De quelque bien public, ou de chose sacree,
Dont les peuples bouillans sont engluez & pris.

Tout hõme est inconstãt, & volage, & fautier,
Mais celuy qui plustost retourne en son entier
Fault le moins, & peut estre encor reputé sage.

Celuy seul qui s'acharne à cruauté, celuy
Qui veut en perissant faire perir autruy,
Tient des mauuais Démons ce forcené courage.

Sur la nouuelle de la reduction de Lyon.

8

O iour allegre, ô ioyeuſe nouuelle,
Donques Lyon a le Roy recogneu,
A ſon deuoir Lyon eſt reuenu,
Pouſſant le ioug de la Ligue rèbelle!

O coup diuin, coup de main immortelle!
L'oyant ie penſe eſtre ange deuenu,
Ie penſe Dieux ceux dont il eſt venu,
D'auoir vne ame & ſi braue & ſi belle.

O dignes chefs de ceſte haute entrepriſe,
Reſtaurateurs de l'antique franchiſe,
Et du beau lys des fils de ſaint Loüys,

Vous meritez que l'on vous eterniſe,
De maint' image, & qu' on vous châte & priſe,
Vous ſurnommant les Sauueurs du pais.

Lyon eſtoit deſia le threſor de la France,
Et le plus riche apport, or' vn plus haut bonheur
Des faits de Mars le va courõnant de l'hõneur
D'auoir premier forcé des tyrans la puiſſance.

Sa noble antiquité, ſa beauté, & plaiſance
Reluiſoyent à l'enuy, mais ſa nouuelle ardeur
Enuers ſon Roy, ſa foy luy rend vne ſplendeur,
Qui ſes eſclats brillans iuſqu' aux aſtres elance.

C'eſt ores vn miroer, vn fanal, vn exemple
Tres-digne, que chacũ mire, admire, & contẽple
Ainſi qu' au poinct du iour la nouuelle clairté.

France reſueille toy, & ſuy ceſte lumiere,
Pour te remetre hardie en ta gloire premiere,
Recognoiſſant Lyon chef de ta liberté.

Sur la Cour de Parlement departie à Tours & Chalons.

10

I'honore ce Senat auguſte & venerable,
Pour ſa graue iuſtice, & ſainte loyauté,
Qu'il a gardee au peuple, & à la Royauté,
Contre tous les aſſauts de la Ligue effroyable.

Ny la perte des biens de fortune muable,
Ny l'horreur de la mort, ny la captiuité
N'ont peu mordre ce roc de magnanimité,
De conſtance inuincible, & courage admirable.

Autant de Senateurs ce ſont autant de Rois,
Rois d'honneur, de vertus, de ſageſſe, & de lois,
François ne croyez pas que la pucelle Aſtree

Ayt pris ſon vol au ciel, auec la Foy ſacree,
Leur beau luſtre eſtincelle en ce Senat encor,
Pour ramener en France vn nouueau ſiecle d'or.

A M. A. A. Aduocat.

II

O Dieu que ie languis, que ie ne te puis eſtre
Encores compagnon du ſupréme barreau,
Où lon voit de Themis briller le grãd flambeau,
Qui te fait entre tous ſignalément paroiſtre.

Là qui veut ſe fait docte, accort, facõd, adextre,
Rempliſſant, non d'vn air theoric, ſon cerueau,
Mais d'eſſais balancez de l'vtil, iuſte, & beau,
Et de tout ce qui peut les bons eſprits repaiſtre.

Là l'hõneur & la vogue accroiſt le cœur ſans ceſſe
De celuy qui ſe voit careßé de la preſſe,
Et coy'ment eſcouté de ces grands Senateurs.

O magnifique eſcole, ô beau champ d'eloquẽce,
Beau theatre à Pithò, ornement de la France,
Quãd verray-ie chez toy refleurir mes labeurs?

Vnissons nous amis, non pas de l'vnion
Qui a des-vni tout, ains d'vn loyal courage,
De cœur, d'ame, & de corps, pour euiter l'orage
Qui pend sur nostre chef par la sedition.

Si nous sommes vniz, ceste contagion
Ira vomir ailleurs son venin & sa rage,
Et nous prospererons en repos à l'ombrage
D'vn grãd Prince, en faisant chacũ sa function.

Tout nostre Niuernois n'est qu'vne œconomie.
Qui seroit parricide, helâs, de sa patrie,
De ses amis, soy-mesme, & sa prope maison?

Qui de sa Dame, où gist tout son biẽ, et sa vie?
Escarte, ô Dieu, de nous bien loin ceste manie
De la funeste Ligue, & de la trahison.

Neuers, garde l'amour, le reſpect, & l'hõneur
De tes Seigneurs abſens, chaſſe feal le crime
De la folle reuolte, & les tiens en eſtime
D'eſtre icy les pourtraits du ſouuerain Seigneur.

Dieu eſt benin et doux, ils ne sõt que douceur:
Il luit, il pleut par tout, il conſerue, il anime
Les bons & les mauuais: eux d'vn cœur magna-
Font ſentir à chacun leur benigne faueur. (nime

Cõme il eſt tout puiſsãt, il maintiẽt leur puiſsãce
Inuiolable, il fait reſplendir leur prudence,
Preſeruant ce pais plus que nul autre lieu.

Dieu ne ſe mõſtre point à nous, il nous ordonne
Le Prince & magiſtrat en lieu de ſa perſonne:
Qui ne le recognoiſt, il ne cognoiſt point Dieu.

Prince, honneur de Mantoue, & l'honneur
d'Alençon,
Le ciel t'a estrené d'vne double patrie,
Da la France inuincible, & l'antique Italie,
Pour te sur-ennoblir d'vne rare façon.

Mais la France de plus t'a fait son nourriçon,
T'esleuant aux Palais, & en la compagnie
De ses Rois, pour vn iour estre au besoin munie
D'vn fidele arc-boutant, & solide estançon.

Tu luy rends bien aussi maintenant la pareille,
Tu l'estaye & sous tiens, tu la garde & surueille,
Remuant terre & ciel par tout à son secours,

Prest à mourir plustost que la voir surmontee.
Prince de pieté, c'est là la voy' sacree
Par où lõ mõte au ciel, pour suruiure à tousiours.

Mon Niuernois que tu es bienheureux,
Si tu sçauois ton heur assez cognoistre,
D'estre à l'abry sous l'ombre d'vn tel maistre,
Couuert des vents, & des flots escumeux.

Le feu, le fer, le degast furieux
Rauagent tout à destre & à seneſtre,
Rien on ne voit autour de toy paroistre
Franc de l'eschec du temps audacieux.

Les autres chefs vaincuz des destinees,
Quittent leur nef aux vagues forcenees,
Mais ton patron, le plus expert de tous,

Dompte l'effort de la terre, & de l'onde,
Voire du ciel, sçachant parer aux coups,
Et aux assaux qui troublent tout le monde.

Mon soleil d'Orient, de qui les estincelles
Luisent ia dans les cœurs de tous les bõs Frãçois,
Qui ont espoir en toy, espoir qu'vn iour tu dois
Nouueau foudre de Mars atterrer les rebelles,

Abbreuue toy encor des vertuz paternelles,
Apprẽ de luy les arts, & chef d'œuures des Rois,
De Minerue, & Bellone, & selon que tu crois,
Hausse ton vol au ciel, guindé dessus ses aisles.

Tu seras tost monté dessus ton horison,
Illustrant de tes rays l'honneur de ta maison,
Ardant, haut, & puissant pour attaquer en guerre

Les monstres de la France, & les geans felons
Presumans escheler le thrône des Bourbons,
Et faire teste aux Dieux que Dieu nous donne en terre.

R'allegre toy, Neuers, à ceſte bien-venue
De ta Princeſſe, où giſt ton heur & ton eſpoir,
N'ayãt onc éprouué qu'en douceur ſon pouuoir,
Meſme lors que tu fus des vents mutins eſmeüe.

Dõc qu'à ce coup chacun d'vn accord ſeuertue,
De luy rẽdre à qui mieux tout hõneur & deuoir,
Que ce iour ſoit feſté d'aiſe de la reuoir,
Qu'on boiue à ſa ſanté en faiſant chere eleüe.

Le ciel ne pleuue pl' que bõ-heur ſur nos teſtes,
Banniſſant aux enfers les noiſes & tempeſtes,
Qu'il n'y ait entre nº plus qu'amour et que pais.

Madame nous reuiẽt bien-heurer deſormais,
Sous l'aſtre du grand Roy que Dieu nous a fait naiſtre,
Et que la loy de France aduoue & tient pour maiſtre.

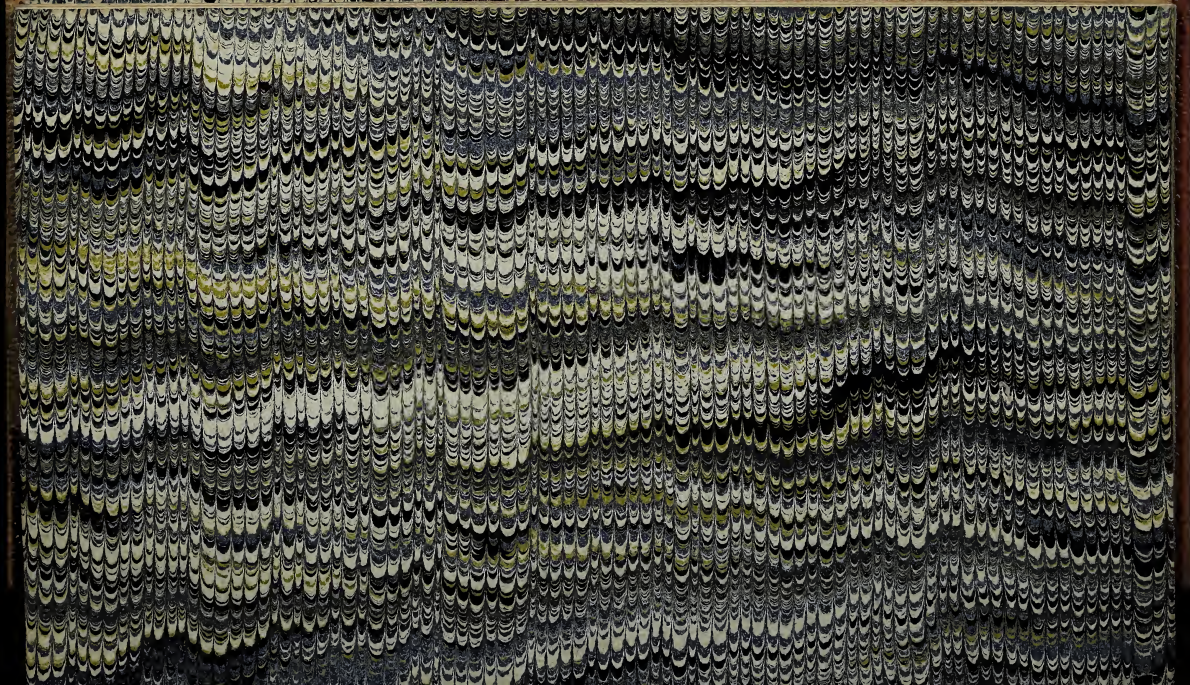
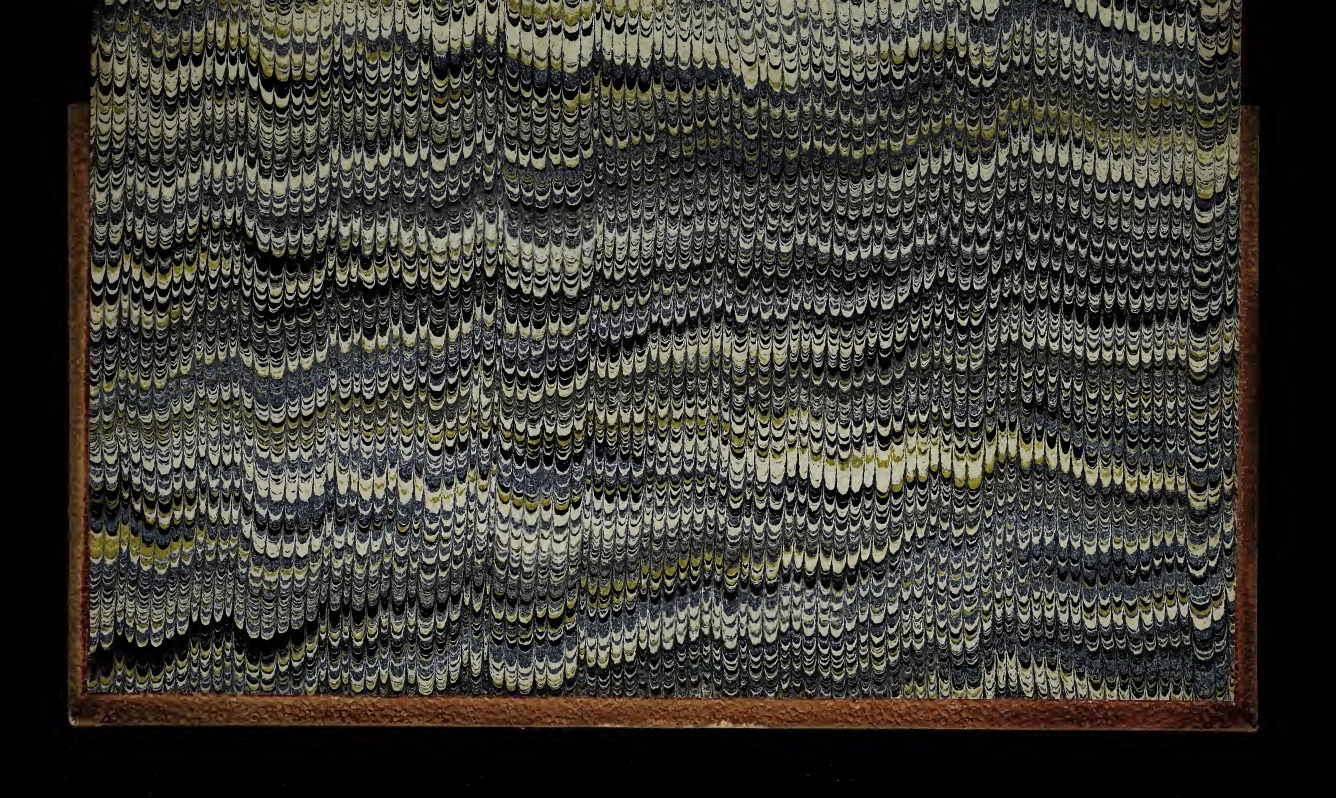
Princeſſe aimé de Dieu, & du peuple & du Roy,
Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'heureuſe l'on te penſe,
Non pour eſtre du trõc de tant de Rois de Frãce,
Car cela touche auſſi d'autres Princes que toy.

Mais pour auoir rendu au beſoin tant de foy,
De deuoir & d'ardeur, & de braue conſtance,
A ce piteux Eſtat, qu'on met à toute outrance
A feu, à ſang, à mort, à ſac, & deſarroy.

Plus l'aſſaut ſe renforce, & plus tu fais congnoiſtre
Ton cœur tout-genereux, & tõ pouuoir adeſtre,
Ta bonté, ta valeur, & ton courage hautain,

Par qui non ſeulemẽt tu parois grãd' Princeſſe,
Mais telle que ſeroit en terre vne Deeſſe,
Marquant ie ne ſçay quoy qu'on diroit plus qu'humain.

a

Fr. Li
Lab

3609